

---

VIE LITTÉRAIRE  
DE  
LAURENT DE MÉDICIS

(I. PARTIE.)

Lorsque les esprits commencèrent à s'éclairer et les Lettres à re fleurir en Europe que l'on retrouva les modèles du beau, et que les ouvrages classiques de la Grèce et de Rome, rassemblés de toutes parts, furent l'objet d'une étude très assidue et d'un intérêt presque universel, l'Italie favorisée par des circonstances particulières, riche de ses anciens trésors, et pleine de superbes débris, recueillit les premiers fruits de la civilisation renaissante et redevint la patrie des sciences et des arts. Elle avoit brillé d'un grand éclat, lorsque Rome au comble de la puissance et de la grandeur, dominoit sur les Nations; elle eut une seconde fois la gloire d'éclairer l'Europe et le beau siècle des Médicis vint se ranger à côté de celui d'Auguste. Avant cette époque, il est vrai, le Dante, Pétrarque et Boccace l'avoient enrichie de leurs chefs-d'oeuvres et illustrée de leur gloire; mais elle devoit s'élever encore plus haut et produire au seizième siècle de plus grandes merveilles. \*)

Aucune ville ne contribua davantage au rétablissement des Lettres que la République de Florence. Elle ne pouvoit, sous d'autres rapports, tenir le premier rang entre les Etats de l'Italie, mais elle les éclipsa tous par l'éclat de sa célébrité

---

\*) Les temps du moyen âge n'ont pas été tout à faits barbares et stériles, et la Nature fertile en esprits excellens ne s'est pas reposée pendant dix siècles. A quelque période que l'on s'arrête, on trouve, chez les différens peuples, des hommes distingués qui ont cultivé les Lettres avec plus ou moins de succès et empêché les lumières de la science de s'éteindre. Personne n'en disconviendra; mais sans contester au moyen âge ses titres littéraires, on peut affirmer cependant que les quatre derniers siècles ont infiniment surpassé ceux qui les ont précédés dans tous les genres de littérature.

littéraire et malgré les troubles dont elle fut souvent agitée, elle devint le siège des Muses, le centre de la politesse et du bon goût, l'azyle des savans expatriés de Constantinople, et le foyer des lumières qui commençoient à se répandre. Elle fut surtout redevable de cette grande illustration à une famille de Négocians. Les Médicis ayant à leur disposition des moyens très considérables, appelèrent à Florence l'élite des Savans, y rassemblèrent des chef d'oeuvres de tout genre, prodiguèrent aux hommes de mérite les encouragemens et les récompenses; et le surnom de Magnifique donné à l'un d'eux, atteste à la fois son amour pour les arts, son opulence et sa générosité. Leur fortune consacrée à de si nobles usages, devint pour eux, un moyen de crédit et d'élévation. Les affaires de la République furent remises entre leurs mains; ils la gouvernèrent avec sagesse, aussi puissans, aussi honorés que des Souverains et leur nom servit à marquer une des époques les plus brillantes de l'Histoire. Come de Médicis, Gonfalonnier de la République, surnommé le Grand et le père de la patrie fonda la gloire de sa Maison; elle parvint à son comble sous Laurent petit fils de Come et son plus digne successeur. C'est la vie littéraire de cet illustre Florentin que l'on voudroit esquisser. On tâchera dans un premier essai, de retracer ce qu'il a fait pour les Lettres; l'examen de ses poésies sera le sujet d'un second mémoire.

Laurent de Médicis nâquit à Florence le 2. Janvier 1448. Il étoit fils de Pierre de Médicis et de Lucrece Tornabuoni, Doué d'une rare facilité de conception, il montra dès son enfance, un gout très vif pour l'étude, et une grande assiduité au travail. Sa mère se plut à cultiver ses talens naturels. Elle étoit très instruite; elle avoit mis en vers les plus beaux traits de l'Histoire sacrée, et l'on croit que le fameux Louis Pulci composa pour elle son poëme Il Morgante maggiore, qui eut une si grande célébrité en Italie avant que l'on connut l'Arioste. Come de Médicis qui gouvernoit alors la République, donna aussi beaucoup de soins à l'éducation de son petit fils. Gentilis d'Urbino, depuis Evêque d'Arezzo, homme d'un grand savoir et d'une piété éminente, fut son premier instituteur. Il continua ses études sous les maîtres les plus habiles. Christophe Landini ayant obtenu à Florence une chaire de Professeur d'éloquence an 1457, Pierre le choisit pour être précepteur de ses deux fils Laurent et Julien. Il leur enseigna les Lettres latines et composa ensuite les *Quaestiones Camaldulenses* dans lesquelles il rend compte de leurs progrès et de la méthode qu'il avoit suivie pour leur instruction. Laurent s'attacha bientôt à ce nouveau maitre, et celui-ci conçut une opinion si avantageuse de son élève qu'il lui donna plusieurs fois ses ouvrages à revoir et à corriger. Jean

Argyropole \*) lui enseigna les Lettres grecques et les principes de la philosophie d'Aristote; Marsile Ficin \*\*) ceux de la philosophie de Platon pour laquelle il eut toujours plus de goût. Ce dernier savant vécut toujours dans son intimité. Laurent fit des progrès rapides dans les Lettres et les Sciences. Il consacroit aux études une grande partie de la nuit et l'on a dit de lui, qu'il travailloit presque autant à la lumière que de jour. Son goût pour les vers se montra de bonne heure. Très jeune encore, il fit un choix de poésies Toscanes pour obliger le prince Frédéric fils d'Alphonse Roi de Naples, et les premiers essais de sa Muse lui valurent des éloges très flatteurs. Il étoit habile musicien et composa même plusieurs airs qui charmèrent toute l'Italie. Les exercices corporels ne furent pas négligés; il aimoit beaucoup les tournois, la chasse, en un mot il avoit de l'aptitude pour tout ce qu'il entreprenoit et l'on a admiré la variété de ses talens. Sciences, Lettres, Beaux arts, jeux, affaires, tout avoit pour lui des attraits; il s'y livroit avec ardeur et tâchoit d'y exceller.

Il donna aussi, dans sa première jeunesse, des preuves de cette générosité qui lui valut ensuite le surnom de Magnifique. Son précepteur lui reprocha même un jour, d'avoir été trop libéral; il répondit que la libéralité étoit la vertu des Princes. Après la mort de Come (1464), son éducation domestique étant achevée, il entreprit des voyages et fut envoyé par son père à plusieurs cours d'Italie. Il eut à Pise une entrevue avec Frédéric d'Arragon. A Rome il fut bien accueilli par le Pape Paul II. \*\*\*) Il se rendit ensuite à Bologne, à Ferrare, à Venise, à Milan et

\*) Argyropulus, ou Argyropylus fameux traducteur et commentateur d'Aristote étoit de Constantinople. Peu après la prise de cette ville par les Turcs, il vint en Italie et fut accueilli à Florence par Come de Médicis qui le nomma précepteur de son fils Pierre. De Florence il se rendit à Rome où il vit le célèbre Jean Reuchlin qu'il chargea de faire un travail sur Thucydide. Reuchlin s'en acquitta si bien, qu'Argyropule, étonné de son savoir, s'écria: la Grèce a franchi les Alpes. Les admirateurs de Cicéron ne lui pardonnèrent point d'avoir osé dire que l'Orateur romain ne savoit ni le grec ni la philosophie. Argyropyli sermones, dit Paul Jove . . graves eruditibus aures, tum maxime, quum Ciceronem Graecas ignorasse litteras illoto ore praedicaret. V. aussi le I. Chap. des Miscellanea de Politien.

\*\*) Marsilius Ficinus né à Florence en 1433 fut le coryphée de la secte platonicienne. Politien dans une de ses lettres (L. VI) le nomme mortui paene Platonis Aesculapius, et dans une autre, il lui dit: Herculem me vocas in libro tuo de Vita qui monstra domem. Magnifica laus praesertim a philosopho illo qui sit princeps in secta principe. Son père étoit médecin de Come de Médicis. On aura encore occasion de parler de lui.

\*\*\*) Pierre Barbo élu après la mort de Pie II. en 1464. Platina dans son Histoire des Papes, Paul Jove dans ses Eloges et d'autres écrivains l'ont accusé d'avoir persécuté plusieurs savans qui avoient formé à Rome une Académie littéraire et pris des noms classiques de l'Antiquité. L'Historien Platina fut plus qu'aucun autre l'objet de sa haine.

forma des liaisons avec quelques uns des savans les plus distingués de cet âge. De retour à Florence, il donna de superbes tournois avec son frère Julien; ils y remportèrent des prix. Ces jeux (*Ludi hastati*) furent célébrés par deux illustres poètes du temps, Luc Pulci frère de Luigi et Ange Politien. \*) Le premier composa un poème en l'honneur de Laurent, l'autre en l'honneur de Julien. Celui de Pulci contient une description très exacte et très détaillée des jeux, mais il a peu de mérite poétique; le poème de Politien écrit avec beaucoup de verve est fort supérieur à celui de son rival, mais plein d'épisodes et de digressions et non achevé. Quoique Julien en soit l'objet, le poète paroît cependant le dédier à son frère dont il ambitionnoit la faveur. \*\*) Ses vers plurent beaucoup à Laurent, qui le retint à Florence et voulut toujours l'avoir auprès de sa personne. C'est alors que Politien commença sa version latine d'Homère dont il s'occupa jour et nuit avec une ardeur infatigable. \*\*\*)

En 1469 Laurent de Médicis épousa Clarice des Ursins d'une famille noble et très considérée à Rome. Les noces furent célébrées à Florence avec beaucoup de pompe. Peu de mois après mourut Pierre de Médicis qui à l'exemple de Come avoit favorisé les Lettres et les Sciences, entretenu des relations avec d'illustres savans entr'autres avec Landini, Alberti, Donato, et considérablement accru la bibliothèque de Florence. Dans des circonstances plus heureuses il auroit peut être plus fait pour les Lettres et acquis plus de célébrité; mais la foiblesse de sa constitution, les troubles de la République, la courte durée de son administration ne lui permirent pas d'achever ses travaux. †) Placé entre un père et un fils très illustre, il fut éclipsé par eux. Après sa mort Laurent fut élevé à la première place. Les talens supé-

\*) *Angelus Politianus* né à Monte Pulciano dans la Toscane en 1454, fut un des plus beaux génies du XV<sup>ème</sup> siècle et l'un des restaurateurs les plus zélés de la littérature ancienne. Son éloge se confond avec celui de Laurent de Médicis et il reparoitra souvent encore dans la suite de cet écrit.

\*\*) On a disputé sur le temps où les deux poèmes avoient été composés (V. *Diet. de Bayle*, Art. Politien, Remarque C.) mais l'année où Julien donna son tournoi, est indiquée d'une manière très précise dans les Stances de Politien (*La giostra di Giuliano*) ce fut en 1468. Laurent avoit 20 ans, Julien en avoit 15. Politien n'avoit pas même atteint cet âge. Il est donc très probable que son poème fut composé après celui de Pulci.

\*\*\*) „*Ab ineunte adolescentia*, dit-il dans son discours sur Homère, *ita hujus eminentissimi poetae studio, ardoreque flagravi, ut non modo eum totum legendo olfecerim, paeneque contriverim, sed juvenili quodam ac prope temerario ausu, vertere in latinum tentaverim.*

†) Landini le loue beaucoup dans ses poésies latines et le nomme toujours son Mécène. Benoit Accolti lui dédia son Histoire des guerres entre les Chrétiens et les Infidèles. Fr. Ottavio dans son poème de *Coetu poetarum* et d'autres Auteurs ont rendu hommage aux talens et aux vertus de Pierre.

rieurs qu'il avoit montrés dès son enfance, la connoissance qu'il avoit acquise des affaires et de l'état de la République pendant la vie de son Ayeul et de son père, sa grande activité, sa prudence, étoient des titres suffisans. Sur la proposition de Thomas Soderini auquel Pierre en mourant avoit recommandé son fils, les Florentins l'appelèrent au gouvernement de la République. Il consentit à se charger du fardeau de l'administration et justifia parfaitement la confiance de ceux qui l'avoient choisi. Les Lettres eurent alors un puissant protecteur; le nom de Médicis reçut un nouvel éclat et la ville de Florence devint une seconde Athènes. \*)

Après la mort de Paul II. (1471) Laurent fut envoyé à Rome avec cinq autres Florentins pour féliciter son successeur Sixte IV. (François de la Rovere). Il obtint du nouveau Pape la dignité de trésorier du St. Siège. Bientôt après il se rendit à Pise pour rétablir et réorganiser l'Université de cette ville. \*\*) Elle avoit commencé à fleurir vers le milieu du XIV. Siècle; les talens des Professeurs, l'affluence des étudiants lui avoient donné une grande célébrité; mais ensuite son éclat s'étoit obscurci. Des guerres, des discordes civiles, des maladies pestilentielles, et d'autres circonstances malheureuses avoient non seulement écarté les étrangers, mais empêché les Pisans eux mêmes de s'appliquer aux Lettres. Ils avoient été longtems les ennemis des Florentins et avoient fait plusieurs tentatives pour recouvrer leur indépendance. Lorsque la ville fut entièrement soumise et qu'on n'eut plus rien à craindre des habitans, le sénat de Florence, par le conseil de Laurent, résolut de rétablir l'Université. On jugea que la ville de Pise offriroit aux étudiants des avantages et des ressources qu'ils ne pouvoient trouver à Florence. Elle étoit mieux située, plus grande, plus tranquille; les vivres y étoient à meilleur marché, les logemens moins rares. A Florence les jeunes gens auroient été trop souvent détournés de leurs études par les plaisirs, les spectacles et des distractions de tout genre. Deux universités ne pouvoient subsister si près l'une de l'autre; on ne balançoit donc point à donner la préférence à Pise. On fit en même temps la loi qu'aucun Florentin ne pourroit plaider des causes dans sa patrie ou obtenir quelque grade dans les sciences, sans avoir étudié à la nouvelle Université, et l'on soumit à une amende

\*) Il faut entendre Politien qui dans la préface de sa Version d'Homère félicite les Florentins de vivre sous le gouvernement des Médicis. „In civitate Florentina graeca omnis eruditio jam pridem in ipsa Graecia extincta sic revixit et effloruit . . . . ut non deletae jam Athenae atque a Barbaris occupatae, sed ipsae sua sponte cum proprio avulsae solo, cumque omni (ut sic dixerim) sua suppellectile in Florentinam urbem immigrasse, eique se totas penitusque infudisse videntur.”

\*\*) Pise appartenoit à la République depuis l'année 1406.

de 500 florins ceux qui fréquenteroient des académies étrangères. Une somme de six mille florins devoit être prise tous les ans du trésor public pour salarier les Professeurs. \*) Cinq Directeurs annuels, devoient avoir le soin et la direction suprême de l'Université. Parmi les premiers se trouvoit Laurent de Médicis, qui n'épargna ni peines ni argent pour la faire fleurir. Il tâcha de purifier l'air de la ville qui étoit mal sain, en faisant écouler des eaux stagnantes qui se trouvoient aux environs. Il y avoit eu autrefois plusieurs auditoires dans les différens quartiers de la ville; il éleva un bel et vaste édifice où devoient se faire toutes les leçons publiques, et pour rendre le séjour de Pise encore plus agréable aux Professeurs et aux étudiants, il leur ouvrit de charmans jardins près d'Agnano qui n'en étoit pas fort éloigné. L'Université de Pise ainsi rétablie par les soins de Laurent, attira un grand concours d'étrangers. Pour inviter les jeunes gens à s'y rendre et pour les y retenir, on faisoit ensuite que le temps des vacances fut pour eux un temps de fêtes et de réjouissances. Les chaires de Professeurs furent recherchés par les savans les plus illustres. On a encore la lettre que le fameux Phileppe écrivit à Laurent de Médicis pour être placé à l'Université de Pise. \*) On ne fonda point de chaire pour la littérature grecque; elle devoit être à Florence, et fut successivement occupée par Jean Argyrople, Demetrius Chalcondyles, Jean Andronicus, Barthol. Fontius, Politien. Ce dernier savant l'emportoit sur les autres par la variété de ses connoissances, et surtout par l'élégance classique de son style latin.

A peu près vers le même tems fut établi à Florence la première imprimerie. Bernard Cennini orfèvre de cette ville, aidé de ses deux fils Dominique et Pierre imprima les premiers livres. En 1472 parurent les oeuvres de Virgile et bientôt après le commentaire de Servius. On conçoit que dans une ville telle que Florence, et sous un protecteur aussi généreux que Laurent, cet art dût faire des progrès rapides. Laurent consacroit aux études et aux Lettres tout le temps que lui laissoient les affaires de la République; il regrettoit de ne pouvoir jouir plus souvent de la société des lettrés et dans les promenades qu'il faisoit avec Politien,

\*) Fabroni dans son grand ouvrage sur la vie de Laurent, nomme tous ceux qui furent choisis, lors du rétablissement de l'Université. Il parle aussi de leurs disputes. Il y en eut une assez vive entre Laurentius Lippus et le jurisconsulte Barthol. Soccinius. Le premier écrit à Laurent de Médicis: *Injuxisti mihi . . . . ut legerem lectionem meam decima sexta hora . . . . octavum jam diem legi magna adolescentium frequentia. Ecce supervenit Bartholomaeus; nititur pro juribus horam mihi constitutam praeripere; cursitat ad fautores suos . . . . qui compellunt me non sine contumelia horam mihi constitutam relinquere, et tempus lectionis in horam pomeridianam differre.*

ils traçoient ensemble le plan de quelqu'ouvrage littéraire. Enfermé dans la bibliothèque des Médicis, Politien étoit occupé jour et nuit à revoir des manuscrits grecs et latins, à les comparer, à rétablir les bonnes leçons, à expliquer les passages obscurs. Ses corrections, ses remarques, ses commentaires fruits d'un travail infatigable lui valurent les éloges des premiers littérateurs et des plus habiles critiques de son tems. On admira surtout sa traduction d'Hérodien, et ses *Miscellanea* dont nous avons les 100 premiers chapitres auxquels il donna le nom de centurie. Laurent de Médicis l'encouragea beaucoup à revoir et à corriger les écrits de Columelle, de Caton, de Varron, de Palladius, afin de répandre à la fois les modèles de la bonne latinité, et les leçons de l'Agriculture. A la prière de son Mécène, il traduisit aussi quelques dialogues de Platon, entr'autres le *Charmidas*. Il soigna des éditions d'Ovide, de Suétone, de Stace, de Pline le jeune, des Ecrivains de l'Histoire auguste, de Quintilien. Il fit un travail sur les *Pandectes* de Justinien, dont on avoit trouvé à Pise un fort ancien manuscrit. Il entreprit aussi la traduction d'Epictète jugeant que cette lecture devoit plaire à Laurent, et convenoit particulièrement au chef d'une République souvent agitée par des troubles.

L'affection particulière que Laurent de Médicis avoit pour lui, réveilla l'envie et il ne manqua pas de détracteurs; mais il affectoit une sorte d'indifférence, pour les critiques comme pour les éloges et comparoit sa réputation littéraire à l'ombre de son corps. Quoique celle-ci, disoit il, soit plus longue le matin et le soir qu'à midi, je ne me crois pas plus grand au commencement ou à la fin du jour. Laurent aimoit aussi beaucoup la société et les ouvrages de Ficin. Il lui écrivoit dans le tems où Ficin avoit entrepris d'expliquer le *Phédon*; J'attends avec impatience ce que vous m'avez promis. Vous le savez: quand je suis fatigué du bruit des affaires publiques et que mon ame a besoin de repos et de délassement, c'est vous surtout qui me fournissez de quoi la récréer. Ficin ayant communiqué à Laurent son enthousiasme pour le Prince des philosophes, l'Académie de Platon, fondée par Come de Médicis eut un puissant soutien. \*) Les savans les plus illustres ambitionnèrent l'honneur d'en

\*) Come de Médicis conçut une grande admiration pour ce philosophe, après avoir entendu George Gemistus dit Plethon qui étoit venu à Florence en 1438, pendant que l'on y tenoit le Concile. Gemistus fut chargé par lui d'enseigner publiquement la philosophie platonicienne. Ce savant ayant fait un parallèle entre Aristote et Platon et donné la préférence au dernier, commença une guerre qui fut soutenue de part et d'autre avec beaucoup de chaleur et qui dura fort longtems. Come chargea aussi Ficin de traduire les oeuvres de Platon. „Je me suis retiré dans ma Villa de Careggi, lui écrivoit-il, pour m'appliquer à l'étude et surtout pour lire Platon mon auteur favori. Je voudrois apprendre de lui le chemin qui mène au bonheur. Apportez votre traduction; je suppose que vous l'avez faite. N'oubliez pas cette lyre d'Orphée.

être membres. Les Académiciens célébroient tous les ans en mémoire du philosophe le 7. Novembre qu'on croyoit être le jour de sa naissance et celui de sa mort, une grande fête dont Laurent faisoit les frais. La société étant fort nombreuse, une partie s'assembloit dans la ville, sous la présidence de François Bandini, l'autre dans la Villa Careggiana sous la présidence de Laurent lui-même. Les académiciens choisissoient dans les écrits de Platon divers morceaux que l'on tâchoit d'expliquer et qui étoient le sujet de l'entretien.

L'année 1478 fut une des plus mémorables de la vie de Laurent. Il faillit être la victime d'un complot détestable tramé contre lui par plusieurs Florentins jaloux de sa gloire et de sa puissance. Les bornes de cet écrit, et le plan qu'on s'est tracé, ne permettent pas d'entrer dans les détails de la fameuse conspiration des Pazzi; mais il est impossible de la passer tout à fait sous silence. Politien en a écrit l'histoire et Paul Jove en parle aussi beaucoup dans son éloge de Julien. Les chefs de la conspiration étoient François Pazzi et son oncle Jaques. Ils furent soutenus par Archevêque de Pise Salviati et par le Cardinal Raphaël Riario, neveu du Pape Sixte IV. Celui-ci s'étant rendu à Florence, on voulut d'abord assassiner les Médicis à Fiesole où Laurent avoit invité le Cardinal, mais une indisposition ayant empêché Julien de se rendre à la fête, l'exécution du projet fut remise à un autre jour. Le 26. Avril Laurent et Julien s'étant rendus dans l'Eglise de St. Reparata, les conjurés qui les avoient suivis, se placèrent derrière eux. Au moment où le prêtre éleva l'hostie, Julien tomba sous les coups de ses meurtriers; François Pazzi le frappa avec tant de fureur, qu'il se fit à lui même une profonde blessure. Laurent blessé au cou, eut le tems de tirer l'épée et se défendit avec courage. Ses amis s'étant rangés autour de lui, le protégèrent et l'entraînèrent dans la Sacristie. La ville fut saisie d'horreur, en apprenant ce qui étoit arrivé. Les Florentins couroient dans les rues en criant: *Muojano i traditori. Vivano le palle.*\*) Les coupables subirent le dernier supplice. On ne respecta pas la personne de l'Archevêque Salviati; il fut pendu aux fenêtres du Palais public avec François Pazzi. Bandini l'un des conjurés qui s'étoit réfugié à Constantinople, fut livré par le sultan;\*\*) et ramené à Florence vers la fin de l'année 1479, il reçut la peine de son crime. Les témoignages les plus sensibles de l'affection publique furent prodigués à Laurent, et cet attentat commis contre sa personne, ne servit qu'à affermir davantage

\*) Les Médicis avoient des balles dans leurs armoiries.

\*\*) Paul Jove et d'autres historiens après lui, nomment Bajazeth II. fils et successeur de Mahomet II. mais celui-ci ne mourut qu'en 1481, et Bandini fut livré plutôt.

sa puissance. \*) La blessure qu'il avoit reçue fut bientôt guérie et il put reprendre ses occupations ordinaires. Plusieurs princes lui témoignèrent la douleur que ce funeste événement leur avoit causée. Louis XI. Roi de France lui écrivit. \*\*) Mais le Pape, irrité du supplice de l'Archevêque Salviati, prononça anathème contre Laurent de Médicis et les Florentins. Il excita même le Roi de Naples Ferdinand I. à leur faire la guerre. Elle fut malheureuse pour la République; mais en Décembre 1479, Laurent prit la résolution généreuse de quitter secrètement sa patrie et d'aller lui-même à Naples pour tâcher de ménager un accomodement avec le Roi qui avoit déjà demandé qu'on le livrât ou du moins qu'on le bannît. Arrivé à San Miniato petite ville du territoire de Florence, il écrivit au Sénat une lettre admirable. Lorsqu'on en fit la lecture, aucun des Sénateurs ne put retenir ses larmes. Laurent vint à Naples et réussit au de là de ses espérances. Les Napolitains furent charmés de sa politesse, de son affabilité et de sa magnificence, on lui appliqua le vers de Claudien. *Famam praesentia vicat.* Le traité de paix ayant été conclu, il reçut du Roi un superbe cheval et lui dit en le remerciant: le porteur d'une si agréable nouvelle doit être bien monté. Son retour à Florence excita la plus vive joie et cette action a été regardée comme le plus beau trait de sa vie politique.

Rendu à la Patrie et aux sciences, Laurent de Médicis, plus cher aux Florentins et plus puissant qu'il ne l'avoit jamais été, put continuer tous les travaux qu'il avoit entrepris pour la gloire des Lettres et des Arts. Le zèle avec lequel il rassembla des manuscrits précieux, est au dessus de tout éloge. \*\*\*) Il n'épargna

\*) Parmi les pœsies latines de Politien on trouve une ode à Gentilis sur la mort de Julien.  
Gentilis, anima maxima pars mei

Passi digna quidem perpetuo sumus  
Luctu, qui mediis (heu miseri) sacris,  
Illum, illum juvenem vidimus, o nefas!  
Stratum sacrilega manu

Dans une autre pièce de vers, il célèbre l'union qui régnoit entre les deux frères.

Nec tanta Oebalios tenuit concordia fratres  
Nec tanto Atridas foedere junxit amor,  
Implicuit quanto Medicum duo pectora nexu  
Mitis amor, concors gratia, pura fides.

\*\*) La lettre du Roi le trouve dans Fabroni.

\*\*\*) C'étoit le tems des fouilles littéraires; les Savans rivalisoient entr'eux de zèle et d'activité pour déterrer quelques restes précieux de l'Antiquité. On attachoit un prix infini aux bons livres. L'Histoire d'Alphonse I. Roi de Naples, l'un des plus illustres et des plus zélés partisans de la Littérature au XV. Siècle, en offre un exemple remarquable. Come de Médicis contre lequel il étoit irrité, parvint à l'appaiser, en lui envoyant un Tite Live que le Roi lut d'ombout à l'autre, avec un extrême

rien pour enrichir la Bibliothèque publique de S. Marc et les collections particulières qu'il avoit formées dans son palais à Florence, à Fiesole ou dans quel qu'autre Villa. On voit par les lettres de Politien qu'il avoit dans les principales villes de l'Italie à Venise, à Rome, à Naples, des libraires toujours occupés à copier les meilleurs livres. Il tâchoit d'en acquérir à tout prix et on l'a comparé avec raison avec Ptolomée Philadelphie fondateur de la Bibliothèque d'Alexandrie.\*) Fournissez moi, dit-il un jour à ses amis, tant d'occasions d'acheter des livres, que je sois obligé de mettre en gage mon mobilier; ne craignez pas d'épuiser ma bourse. Plusieurs savans le secondèrent avec zèle, entr'autres Jérôme Donatus, Hermolaus Barbarus, Pomponius Laetus, Paul Cortesius, Andronique de Thessalonique; il acheta la Bibliothèque toute entière du dernier. Jean Lascaris Grec de naissance et de la famille des Empereurs de ce nom, fut envoyé deux fois en Grèce par Laurent de Médicis, pour rassembler des manuscrits. Au retour de son second voyage, il en rapporta près de 200 trouvés la plupart au mont Athos. Ce trésor n'arriva qu'après la mort de Laurent. Politien entreprit aussi plusieurs voyages par son ordre, pour le même objet. Il lui rend compte dans une lettre du résultat de ses recherches, lui parle des livres qu'il a trouvés soit à Padoue soit à Venise, du prix dont il est convenu avec les copistes et finit par ces mots: Il ne me reste plus qu'une chose à vous dire, c'est que la protection, que vous accordez aux lettres, les bienfaits que vous répandez sur ceux qui les cultivent, l'intérêt que vous prenez aux progrès des sciences, votre zèle infatigable à rassembler des livres grecs et latins, vous concilient l'estime et l'admiration générale. Pierre, fils de Laurent, dit dans une de ses lettres, qu'il ne pouvoit procurer à son père malade, et prenant les bains de St. Philippi, de plus grand soulagement que de recueillir beaucoup de manuscrits. De ces diverses collections se forma enfin la fameuse Bibliothèque, connue sous le nom de *Bibliotheca Mediceo-Laurentiana*. Tiraboschi dans son Histoire de la Littérature italienne,\*\*) parle au long, des vicissitudes qu'elle éprouva après la mort

plaisir, malgré les conseils de ses Médecins qui craignoient que le livre ne contint du poison. Alphonse avoit pris pour devise un livre ouvert. On trouve dans l'intéressant ouvrage de son Lecteur Antoine Panormita (*De dictis et factis Regis Alphonsi*) plusieurs traits curieux qui prouvent à quel point, ce Prince aimoit les Lettres. V. aussi son article dans le Dict. de Bayle.

\*) Pierre Crinitus (*De honesta disciplina*) parlant de la réception magnifique que Laurent fit au célèbre Hermolaus Barbarus Ambassadeur de la République de Venise dans sa Villa Cajana, ajoute . . . tanti hominis ingenio et doctrina singulari provocatus, eam quae liberalissime, studiorum nomine, illi obtulit, cum insigni atque instructissima bibliotheca quam ad exemplum Philadelphi, mira cum industria paraverat . . .

\*\*) T. VI. Parte I. L. I.

de Laurent, depuis le temps, où Charles VIII., Roi de France, fit son expédition en Italie, jusqu'au pontificat de Clément VII., fils de Julien de Médicis, qui ordonna de la rétablir à Florence.

Le zèle de Laurent de Médicis excita celui de plusieurs autres Princes. Frédéric de Monte Felto Duc d'Urbino, son digne émule, forma aussi une très belle Bibliothèque. Voyant un jour la superbe collection des Médicis, il s'écria: Voilà des richesses, dignes d'un Roi, et que cependant aucun Roi ne pourroit acquérir ni par la force des armes, ni à prix d'argent. Le fameux Roi de Hongrie Matthias Corvinus \*), qui avoit acquis tant de gloire dans la guerre contre les Turcs, et qui ambitionnoit celle, que donnent les Lettres, voulant enrichir la Bibliothèque de Buda, envoya le savant Thaddaeus Ugoletus à Florence, et obtint un grand nombre d'écrits précieux. Laurent de Médicis lui fit aussi présent de deux beaux ouvrages de sculpture. Non moins ingénieux que magnifique dans ses dons, il avoit choisi pour Matthias Corvinus, les Statues d'Alexandre et de Darius. Politien écrivit au Roi, et le compare dans sa lettre au Roi de Macédoine. Je ne pense pas, dit-il, qu'il ait été plus difficile, de vaincre les Perses, les Arabes, les Indiens etc., que de battre les Turcs, les Illyriens et quelques autres peuples qu'il nomme. Il loue son ardeur pour les Sciences et lui offre ses services, regrettant de ne pouvoir élever à sa gloire, un monument aussi durable et aussi magnifique, que celui, qu'avoit imaginé le sculpteur Dinocrate, pour immortaliser Alexandre le grand; cet artiste vouloit qu'on prit le Mont Athos tout entier, pour en faire la statue du Roi.\*\*\*) On trouve encore à la fin de sa lettre ces mots: *Bibliothecam video jam pridem comparas, omnium non ornatissimam sed etiam copiosissimam.*

Parmi ceux que Laurent de Médicis honoroit d'une estime et d'une affection particulières et dont la conversation avoit pour lui le plus de charmes, se dis-

\*) Paul Jove a fait son éloge. *Eminebat in Mathia eruditum et grave perspicacis ingenii judicium, quum rerum bellicarum omnis generis et litterarum intelligentia polleret. Neque enim Regem aut Ducem absolutae virtutis et gloriae famam adipisci posse praedicabat, nisi litterarum praesidio munitus. . . . multus visebatur in ea bibliotheca quam exquisitis libris, nullo deterrente sumptu, refertissimam esse curaverat. Regia Budaee verae virtutis domicilium, perpetuae splendoris hospitale diversorium, cunctis gentibus patebat. Quandoquidem vincere hostes et scribenda facere et virtutem liberaliter exornare, Regiae fortunae proprium munus esse duceret. Invexerat toti provinciae Italicas artes . . . Il le loue beaucoup aussi dans l'éloge de Callimachus que Mathias avoit choisi pour être précepteur de son fils Albert. Ce Roi avoit épousé Béatrice fille de Ferdinand I. Roi de Naples, et petite fille d'Alphonse I.*

\*\*\*) V. Plutarque dans la Vie d'Alexandre le grand.

tinguoit sur tout, non seulement par ses connoissances et ses lumlières, mais aussi par les plus rares vertus, l'illustre Pic de la Mirandole surnommé le Phénix des savans, qui passa plusieurs années de sa vie à Florence et fut trop tôt enlevé aux Lettres. \*) Il partageoit avec Ficin et Politien la confiance de Laurent et formoit avec eux sa société habituelle. Laurent de Médicis leur avoit même donné des logemens dans les superbes maisons de campagne qu'il avoit près de Florence. L'un résidoit à Careggi, l'autre à Fiesole, le troisième dans la Villa Quercetana. C'est là qu'environnés d'une Nature magnifique, ces savans pouvoient à loisir cultiver les lettres, et trouvoient après le travail, les plus agréables délassemens. Laurent avoit aussi une très grande estime pour Marien de Genazano supérieur de l'Ordre des Augustins qui joignoit à une éloquence admirable, une grande austérité de moeurs. Pour le retenir à Florence, il avoit fait élever près de la ville un Monastère pour les Religieux de son ordre. Il alloit souvent l'entendre, accompagné de son cher Mirandole. Leurs entretiens rouloient d'ordinaire sur l'immortalité de l'ame. La vie de l'homme, disoit Laurent, est dans l'espérance, et celle qu'il mène sur la terre n'est qu'une ombre de la véritable. Il plaingnoit ceux qui avoient d'autres sentimens et disoit: Il ne faut pas s'étonner qu'étant morts, dès cette vie, ils doutent de celle qui est avenir. Toujours prêt à distinguer le mérite, il voulut aussi attirer près de lui et entendre le fameux Jérôme Savanarole de Ferrare, dont les prédications faisoient alors tant de bruit. En 1489 Savanarole vint à Florence, précédé d'une très grande réputation. Il eut une vogue prodigieuse; on venoit l'entendre non seulement de la ville, mais des lieux voisins, et l'Eglise de St. Marc ne pouvoit contenir la foule des Auditeurs. Les vices de ses contemporains et les malheurs des tems étoient les sujets ordinaires de ses sermons, qu'il faisoit valoir par la véhémence de son débit. \*\*) Nommé par Laurent de Médicis

\*) Pic de la Mirandola né en 1463 à Miranda, fils du Duc Jean François, fut un prodige de savoir. Arrivé à Rome, il soutint 900 propositions sur divers sujets de théologie et de philosophie. Son mérite et ses succès extraordinaires excitèrent l'envie et le Pape Innocent VIII. pour appaiser ses ennemis, condamna comme hérétiques treize de ces propositions. Il écrivit alors son Apologie qu'il recommanda beaucoup à Laurent de Médicis. Politien dans ses lettres, ne cesse de le louer, et dans la préface de ses *Miscellanea* adressée à Laurent, jouant sur le mot de Pico, il dit: *De isto praecunctis admirando, non Pico jam, sed (ut ipse appellare soleo) phoenice potius, qui nunc in tua lauru nidificat, tanta mea expectatio est, ut ausim Propertio succinere, Cedite Romani scriptores, cedite Graeci.* Il mourut à Florence en 1494.

\*\*) *Plena animi et terroris oratio, ut non minus vehemens orator quam bellator esse videretur, dit Fabroni . . . opportuna frontis percussio et pedum suppletio, tels étoient les moyens, qu'employoit souvent ce fougueux prédicateur pour ébranler son auditoire.*

Prieur du Convent de St. Marc, et comblé de ses bienfaits, il ne remercia jamais son bienfaiteur. Il déclara même, qu'il n'iroit point au Palais, lui témoigner sa reconnaissance, qu'il méprisoit toutes les choses humaines, et n'avoit à rendre compte de ses actions à personne, qu'à Dieu. On prétend même qu'il se cachoit, lorsque Laurent de Médicis venoit au convent. Je lui pardonne volontiers ses bizarreries, disoit Laurent, s'il parvient à rendre les Florentins meilleurs par ses sermons. \*)

Laurent de Médicis tâcha d'inspirer à ses fils cet amour pour les Lettres, dont il avoit toujours été animé, et l'on voit par une de ses lettres, combien l'institution de la jeunesse lui paroissoit importante. Lorsqu'il chargea Politien, d'instruire et d'élever son fils aîné Pierre, il lui écrivit: Si tous ceux, qui se rendent utiles à l'Etat, me sont chers, j'estime et je chéris surtout les précepteurs de mes enfans, qui par leurs conseils et leurs directions les rendront capables de soutenir un jour l'honneur de notre famille et la gloire de la République.

Des trois fils de Laurent, Pierre, Jean et Julien, aucun ne ressembla plus à son père, par son amour pour les Lettres et les arts, ainsique par sa magnificence, que le second, assez connu comme Pape Léon X. Doué de talens extraordinaires, et parfaitement instruit par Politien, il préluda de bonne heure à la Papauté. (\*\* N'ayant encore que 14 ans, il obtint d'Innocent VIII., successeur de Sixte IV., la dignité de Cardinal, à condition cependant, qu'il achèveroit ses études à l'Université de Pise, avant de prendre la pourpre. Laurent de Médicis eut encore la satisfaction, de voir son fils revêtu de cette dignité éminente; mais déjà il touchoit à sa fin. Lorsque le Cardinal Jean partit pour Rome, Laurent dit à ceux, qui devoient

\*) Savonarole parloit d'un ton de prophète, il insistoit avec force sur la nécessité d'une réforme dans l'Eglise et déclamoit souvent contre la cour de Rome. Ses déclamations lui attirèrent la haine du Pape Alexandre VI. et lui firent beaucoup d'ennemis à Florence. Il fut exécuté dans cette ville en 1498. Un mot, qui le caractérise, c'est celui qu'il prononça, après que le Pape eut lancé contre lui l'anathème: Que Dieu m'envoie en enfer, si jamais je demande l'absolution.

\*\*\*) Laur. de Médicis étoit allé à Rome pour féliciter Innocent VIII., peu après son exaltation (1484), accompagné de Politien que le Pape invita à traduire un auteur grec encore non traduit. Politien choisit Hérodien; et l'orsque Jean de Médicis eut été élevé à la dignité de Cardinal, il écrivit une lettre au Pape pour le remercier de la distinction extraordinaire qu'il avoit accordée au fils de Laurent. Cette lettre (L. VIII., 5.) contient un éloge magnifique de son élève: „Ita natus et factus, ita altus atque educatus, ita denique eruditus atque institutus hic est, ut nemini secundum ingenio, nec aequalibus industria, nec praeceptoribus litteratura neque gravitate senibus concesserit . . . Sic inviridi aetate cana maturitas, ut qui loquentem senes audiant, proavitam in eo, nos paternam certe indolem agnoscamus. Cultum pietatis et religionibus paene cum lacte nutritis exsuxit; etiam tum ab incunabulis sacra meditatus officia" . . .

l'accompagner, parmi lesquels se trouvoit le frère de l'historien Valori: \*) Je vous recommande la jeunesse de mon fils et les intérêts de la République, pour moi, vous ne me reverrez plus. Retiré à Careggi avec sa famille, il fut atteint, au commencement de l'année 1492, d'une maladie grave, qui bientôt ne laissa plus aucune espérance; mais il conserva jusqu'à la fin, cette égalité et cette grandeur d'ame, cette force de caractère et cette présence d'esprit, dont il avoit donné tant de preuves pendant le cours de sa vie.\*\*\*) Un repos plein de dignité (otium cum dignitate) avoit toujours été l'objet de ses vœux. J'avois résolu de renoncer à toutes les affaires, et de passer mes derniers jours au sein de l'amitié et des Lettres, dit-il à Politien, et celui-ci ayant répondu, que les Florentins n'auroient jamais consenti à sa retraite, n'ayant personne, qui pût le remplacer dignement, c'est sur votre élève, reprit-il en souriant et montrant son fils Pierre, que je me serois déchargé du poids de l'administration; si j'augure bien de lui, il ne le cédera point à ses ancêtres. \*\*\*) Ayant appris que Pic de la Mirandole étoit resté à Florence, il voulut le voir. Pic s'empressa de venir. Laurent le reçut et lui parla avec une douceur et une bonté inexprimable. Il le pria d'abord, de lui pardonner la peine, qu'il venoit de lui causer, et dit ensuite, qu'il mourroit plus tranquille, après avoir arrêté ses regards sur un homme, pour lequel il avoit toujours eu tant d'affection. J'aurois souhaité, ajouta-t-il, en s'adressant à Politien, de vivre plus longtems pour achever entièrement votre bibliothèque. Pic de la Mirandole s'étant retiré, Savonarole entra, et adressa des exhortations au malade. Laurent répondit, que sa foi étoit inébranlable, et le pria, de lui donner sa bénédiction. Il tâcha ensuite, de consoler son fils Pierre. Je ne doute pas, lui dit-il, que les Florentins ne vous choisissent après ma mort, et ne vous confient l'administration de la République, montrez vous digne de

\*) Nicolas Valori contemporain de Laurent de Médicis, qui a écrit le premier l'histoire de sa vie.

\*\*) Politien qui étoit auprès de lui nous a tracé l'histoire de ses derniers momens. La lettre écrite à Jaques Antiquarius (L. IV., 2.) après la mort de son bienfaiteur dans la quelle il déplore avec tant d'effusion la perte irréparable qu'avoient faite les Lettres et la République, est un monument précieux. Tiraboschi en a traduit la plus grande partie dans son Hist. de la Litt. ital. il la cite comme un modèle d'éloquence et dit qu'on ne peut la lire sans être pénétré d'un sentiment d'admiration et même de tendresse pour Laurent de Médicis.

\*\*\*) Pierre de Médicis avoit reçu des dispositions très heureuses, si le portrait que Politien fait de lui dans plusieurs de ses lettres, n'est pas flatté; mais il ne justifia pas l'opinion avantageuse que l'on avoit conçue de lui et se montra incapable, après la mort de son père, de gouverner la République. La conduite imprudente qu'il tint, lorsque Charles VIII. vint en Italie, lui attira la haine des Florentins qui l'exilèrent en 1494.

cet honneur, en suivant toujours les conseils les plus sages. Il badina même un peu; comme on lui présentait quelque nourriture, en lui demandant, s'il la trouvoit de son goût. Elle est aussi bonne, répondit-il, qu'un mourant peut la trouver. Jusqu'à son dernier moment, il montra la sérénité la plus inaltérable, et une entière liberté d'esprit. Il sembloit, dit Politien, que l'on eût annoncé à chacun des assistans sa propre mort, excepté à celui, qui alloit expirer.

Pendant que l'on récitoit devant lui, l'histoire de la Passion, il témoigna tantôt par le mouvement de ses lèvres, tantôt en élevant au Ciel ses yeux languissans, quelquefois par ses gestes, qu'il entendoit parfaitement ce qu'on lisoit. Enfin il prit un crucifix, et l'ayant baisé, il expira. \*) Lorsque l'on transporta son corps de Careggio à Florence, il y eut un concours prodigieux de monde; le deuil général fut la plus belle oraison funèbre de ce grand homme, qui avoit si bien mérité de la patrie, des sciences et des Arts. On l'appeloit le père des pauvres, le refuge des malheureux, l'auteur de la félicité publique. Ses funérailles se firent sans aucune pompe; il l'avoit ainsi ordonné. Le jour de l'inhumation, la foule fut encore plus grande. On s'étoit empressé de venir de plusieurs villes de l'Italie, et le Pape avoit envoyé des Députés à Florence, pour accompagner le convoi funèbre. Après sa mort, la République éprouva de grands malheurs; sa gloire s'obscurcit: il sembloit, qu'elle eût perdu son génie tutélaire. \*\*)

\*) Le 7. Avril 1492. „Vir ad omnia summa natus et qui flantem et reflantemque toties fortunam usque adeo sit alterna velificatione moderatus, ut nescias, utrum secundis rebus constantior, an adversis aequior ac temperantior apparuerit. Ingenio vero tanto ac tam facili ac perspicaci ut quibus in singulis excellere alii magnum putant, ille universis pariter emineret. Nam probitatem, justitiam, fidem, nemo arbitratur nescit, sibi Laurentii pectus quasi domicilium templumque de legisse. Jam comitas, humanitas, affabilitas quanta fuerit, eximia in eum totius populi atque omnium plane ordinum benevolentia declaratur." C'est ainsi que Politien rend hommage à la mémoire de son bienfaiteur dans la lettre citée plus haut, et après avoir loué ses qualités morales, il rapelle en peu de mots, ce que Laurent avoit fait de plus glorieux pour les Lettres.

\*\*) Laurent de Médicis reçut pendant sa vie des témoignages d'estime et d'honneur, de plusieurs souverains. Le Roi de France, Louis XI, lui permit d'avoir des lys dans ses armoiries. Le Soudan d'Egypte lui envoya une Ambassade. Elle vint à Florence en 1487. Les Ambassadeurs offrirent à Laurent de la part de leur maître, divers animaux rares, parmi lesquels se trouvoit une Giraffe. Le lecteur sera peut-être curieux de voir encore, ce que Politien dit à ce sujet. Il avoit déjà parlé de la Giraffe dans une leçon publique, en expliquant les vers d'Horace qui se trouvent II. L. Ep. I. 194:

Si foret in terris, rideret Democritus; seu  
Diversum confusa genus panthera camelo;  
Sive Elepha salbus vulgi converteret ora:

C.

En esquissant la vie de Laurent de Médicis, on s'est principalement attaché à montrer, ce qu'il a fait pour les Lettres, et l'on se propose encore d'examiner en particulier ses diverses poésies, qui sans doute ne peuvent le placer au premier rang, mais qui attestent la variété de ses talens, la flexibilité de son esprit et sa grande facilité pour le travail. S'il est vrai, que les Grecs et les Romains ont été nos maîtres dans presque tous les genres de Littérature, et nous ont laissé les plus parfaits modèles d'éloquence et de poésie, on ne peut trop louer celui, qui à l'époque de la renaissance des Lettres, secondé par des hommes infatigables, rassembla de toutes parts des manuscrits précieux, forma des bibliothèques, rétablit des Universités, retrouva des trésors que l'on croyoit perdus, et tâcha de ressusciter l'Antiquité savante; celui qui composa sa cour des Littérateurs les plus distingués, encouragea tous les talens par ses éloges, son exemple, ses récompenses, et reçut de ses contemporains le surnom de Magnifique, que les âges suivans lui ont confirmé. S'il a beaucoup fait pour les Lettres, il n'est pas moins admirable par la protection, qu'il accorda aux beaux arts. La peinture, l'architecture, la sculpture, la musique doivent célébrer à l'envi son mérite éclatant; et non seulement les Peintres, les Architectes, les Sculpteurs distingués furent honorés et récompensés par lui; tous ceux qui excelloient dans un art mécanique, ressentirent les effets de sa munificence. Les moindres industries attiroient son attention, rien ne lui paroissoit abject, il croyoit avec raison, que tout se lié et s'enchaîne dans les arts, comme dans les sciences, et quiconque avoit bien mérité du public par une invention utile, ou par un bel ouvrage, étoit sûr d'obtenir ses bienfaits. Il a donc mérité tous les genres d'éloges, et c'est à lui, que s'appliquent particulièrement ces paroles de Ficin: *Haec tempora aurea appellanda sunt, quibus Medicei liberales disciplinas ferme jam extinctas ad lucem reduxere, idque Florentiae.* Si l'on considère ensuite, qu'il étoit à la tête d'un commerce immense, qu'il soutenoit le poids des affaires publiques, qu'il fut chargé plusieurs fois de missions importantes, que de son temps la République fut agitée par des dissensions, ou impliquée dans des guerres; si l'on songe

„Nos olim jam, dit-il, dans un des premiers Chap. de ses Miscel. publica praelectione dictavimus videri eum de Camelopardali quae vulgo Giraffa dicitur, sentire. Quam enim vocamus pantheram, Graeci pardalin. Et hanc a Rege Aegypti (qui Sultanus vocatur) inter munera alia dono missam Laurentio Medici vidimus, non tam meo quam ingeniorum omnium virtutumque patrono." Il décrit ensuite la Giraffe en citant Hérodote (L. X. Aethiopicon) Dion Cassius (L. XLIII.) et Pline le Naturaliste (L. VIII.) qui dit que l'on vit pour la première fois cet animal à Rome aux jeux du Cirque que le Dictateur César fit célébrer, et ajoute, *aspectu magis quam feritate conspicua, quare etiam ovis ferae nomen invenit.*

---

enfin, qu'il termina sa carrière à l'âge de 44 ans, on sera sans doute étonné, qu'au milieu de tant de soins, d'embarras et d'occupations, il ait pu rendre aux Lettres de si grands services et les cultiver lui-même avec tant de succès. On est pénétré d'admiration pour un homme, qui sut mener de front tant de choses, et qui par son activité infatigable put suffire à tout, et l'on pense à la gloire, qu'il eut acquise dans les Lettres et les Sciences, s'il avoit pu s'y vouer exclusivement. Il fut la gloire de Florence, le Mécène de l'Italie et l'un des plus dignes représentans de ce siècle fameux, qui vit sortir de l'Océan un nouveau monde, rendit à la lumière une foule de chef-d'oeuvres, et qui, riche lui-même en découvertes et en évènements, prépara la gloire d'un siècle plus illustre encore. Tous les âges doivent célébrer son nom, et les Instituts littéraires le saluer, comme Paul Jove, qui commence ainsi son éloge: *Salve heros optime, maxime ingeniorum liberalis educator, artiumque omnium et elegantiarum pater . . . . Salve itidem qui luculenter fovisti Musas et feliciter exercuisti. Praeclarus utique Vatum hospes et aemulus, ideoque coelesti munere, nomini tuo debita viventi laurea dignissime . . . Salve iterum immortalis praeconium merite.*

*SAUNIER, Prof.*

---